

**RECITS ET  
PETITES  
HISTOIRES  
EXTRAORDINAIRE  
S**

## **Mohamed-Chérif Sekmakdji**

Parce que je ne connais pas l'Invisible, il n'existe donc pas ? Parce que je ne sais rien de l'Inconnaissable, il n'existe donc pas ? Essayons, ensemble, d'imaginer que nous pouvons en avoir un début de perception et, alors, aurons-nous peut-être une vue du monde qui nous entoure beaucoup plus juste et certainement plus réaliste.

A mes cinq enfants qui, grâce à leurs délires, m'ont grandement inspiré et influencé.

**RECITS            ET            PETITES            HISTOIRES            EXTRAORDINAIRES**  
**01**

**ESEFA T.**

Eséfa T. était une sorcière. Je dis bien ‘’ était ‘’ car je l’ai tuée, avec ses deux enfants, et c’est du fond de ma cellule que je vous raconte son histoire.

Quand elle est arrivée à l’été 2006 dans le quartier, nous lui fîmes tous bon accueil. Une femme, seule avec deux enfants, ne peut qu’attirer la sympathie et une certaine forme de pitié. D’autant plus qu’elle nous racontât que son époux fut tué à la guerre.

Elle s’installa donc dans mon immeuble, au troisième étage juste en dessous de moi, et commença à lier connaissance avec les voisins et plus particulièrement avec ma femme. Elle sut admirablement et merveilleusement bien faire que cette dernière, d’un tempérament doux, chaleureux et bienfaisant, lui ouvrit complètement son âme, son cœur et notre maison.

Et Eséfa T. en abusa plus que de raison.

Elle fit de mon épouse ‘’ sa meilleure amie ‘’ et, toutes les deux, devinrent inséparables. Trois à quatre fois par semaine elles partaient ensemble, dans mon véhicule, effectuer des courses ou tout simplement se balader entre filles. Même le fils d’Eséfa T., Mustapha, envahit tout doucement notre intérieur et je commis la grossière erreur de me taire sous prétexte que ce n’était que de nouveaux voisins qui avaient besoin de chaleur humaine et d’amitié après avoir connu les bombes et les obus à Sarajevo.

Durant deux années, environ, je supportais cela et me contentais de me tenir à distance respectueuse d’elle et de ses enfants. Je ne les appréciais pas spécialement mais comme ils se montraient polis et déferents à mon égard, je ne disais rien et répondais à leur salutation lorsque je les croisais dans les escaliers.

Puis je remarquais un changement dans l’attitude de mon épouse.

Depuis un certain temps elle était devenue distante avec moi et ne s’occupait que moyennement de nos enfants et de ses tâches ménagères. Elle était obnubilée par Eséfa T. et en parlait constamment et à toutes les sauces. Même lorsque l’on se retrouvait dans

l'intimité de notre chambre à coucher, j'avais droit aux malheurs de notre voisine et à "la vie dure qu'elle subissait avec ses deux mioches".

Inutile de vous dire que, malgré mon silence et mes hochements de tête, je bouillais intérieurement.

A plusieurs reprises j'essayais de lui ouvrir les yeux et de la mettre en garde en lui expliquant que notre voisine avait de plus en plus d'influence sur elle et qu'elle risquait, peut être, de détruire notre couple. Mais en vain ; mon épouse refusait obstinément de m'écouter et prenait systématiquement fait et cause pour Eséfa T. J'en éprouvais une haine et une rage phénoménales et l'envie de cogner comme une brute sur la femme que j'aimais, la mère de mes enfants.

Puis un incident bizarre et étrange me fit à la fois peur et réagir violemment.

Un soir, il n'était pas loin de onze heures moins quart, je rentrais comme à mon habitude du travail. Je suis, ou plutôt, j'étais magasinier-cariste sur une plateforme logistique à Saint-Quentin Fallavier, à une bonne demi-heure, en voiture, de chez moi. Je travaillais en 2\*8, c'est à dire une semaine du matin et la suivante de l'après-midi.

Bref, j'avais donc terminé une journée des plus normales et je rentrais à la maison quand, en bas de l'immeuble, je trouvais Eséfa T. Sur le coup j'aurais juré qu'elle attendait quelqu'un et,

## **RECITS      ET      PETITES      HISTOIRES      EXTRAORDINAIRES**

**02**

cette personne, se devait être moi. En effet, dès que je lui lançais un peu sèchement "bonsoir madame", elle me plaquait dans le renforcement, sur la porte donnant accès aux caves. La surprise aidant, je ne réagissais pas et la laissais plus ou moins faire.

Je mesure 1,75 mètres et pèse environ 85 kilogrammes. Ancien sportif, je suis encore assez musclé et fort mais je vous jure que ce soir-là je ne trouvais aucune force ou énergie en moi, ne serait-ce que pour la repousser. J'étais tétanisé et je sentais que quelque chose d'explicable me paralysait totalement.

Ma voisine était bien plus petite que moi mais costarde dans son genre. Toutefois cela n'expliquait pas le fait qu'elle pût me maintenir collé ainsi contre cette porte et de l'avant-bras gauche seulement.

Puis elle me parla, dans un Français approximatif certes, mais je compris tout ce qu'elle me dit. Elle me menaçait, tout simplement, de me tuer ainsi que tous les miens et de manger, ou plutôt, de dévorer crus nos cœurs et nos foies.

En d'autres circonstances je lui aurais allongé un méchant coup de tête et, une fois au sol, je l'aurais terminée à coup de savates puis j'aurais ri de ses menaces. Mais, en l'occurrence, un malaise infini m'envahit et ses yeux rouges étirés ne firent qu'accroître ma terreur et mon impuissance. De plus, elle parlait avec un drôle de sifflement – on aurait dit un serpent doué de la parole – et une haleine légèrement fétide me fouettait le visage. Ce qui rendait ma situation encore plus malaisée.

Enfin, dans un sourire démoniaque, elle me lâchait et, sans un mot de plus, entamait la montée des marches afin de rentrer chez elle. En reprenant péniblement mon souffle, j'attendis que sa porte se fermât et, à mon tour, je montai et, comme elle, je n'allumai pas

la minuterie de la cage d'escaliers.

Fort heureusement tout le monde dormait chez moi car je n'aurais pas su expliquer le pourquoi de mon agitation extrême. Je ne comprenais vraiment pas comment Eséfa T., une femme, avait pu m'immobiliser ainsi au point de me rendre inapte à me défendre. Je subodorais quelque chose d'anormale mais je n'arrivais pas à la définir.

Je n'étais nullement superstitieux mais, à cet instant précis, les questions les plus loufoques et les plus irrationnelles se télescopaient dans mon crâne et je n'arrivais pas à trouver une seule réponse raisonnable.

Je décidais, finalement, de ne pas en parler à mon épouse et, après m'être forcé à avaler quelque nourriture, je rejoignais celle-ci dans notre lit. Elle ronflait beaucoup, ce qui m'empêchait de m'endormir tout de suite et il me revenait à l'esprit, qu'autrefois, ma femme passait des nuits calmes.

C'était avant qu'Eséfa T. ne s'installât dans notre immeuble.

Dès le lendemain, je pris un couteau à cran d'arrêt et chaque soir, en rentrant, j'étais sur mes gardes prêt à frapper si je la croisai. Mais je ne rencontrai pas ma voisine de toute la semaine.

Le samedi suivant cet incident, je me retrouvai seul dans mon appartement. Ma femme était partie avec Eséfa T. faire quelques courses et elles avaient emmené nos trois filles ainsi qu'Elida, la fille de notre voisine, et mon petit garçon. Mon grand, quant à lui, jouait avec Mustapha, chez ce dernier, à la PlayStation.

J'étais donc assis sur le canapé à ruminer lorsqu'une idée germait dans ma caboche. Je me levais, allumais l'ordinateur et tapais, sans beaucoup de conviction, dans la barre de recherche : " T. Bosnie-Herzégovine ". Et, franchement, ce qui en sortit me donna une telle chair de poule, me glaça tellement le cœur et me contracta tant l'estomac qu'aujourd'hui

## **RECITS            ET            PETITES            HISTOIRES            EXTRAORDINAIRES**

### **03**

encore je me demande si j'ai réellement bien fait de vouloir savoir. Peut être que l'ignorance aurait été préférable ?

J'appris donc que le patronyme " T. " signifiait, dans la langue Slave, " issu de l'enfer ". Ce qui était déjà une bonne entrée en matière. Ensuite je lus que les T. avaient un fief nommé Bükvâ et situé dans les montagnes entourant Sarajevo. Et, toujours d'après le texte, ils étaient environ un millier et s'adonnaient à la Magie Noire et aux Arts Divinatoires. La totale, quoi ! Si je soupçonnais quelque chose maintenant, avec ceci et l'incident dans la cage d'escalier, je ne pouvais plus avoir le moindre doute. Eséfa T. était bel et bien une sorcière, sans balai volant ni chapeau pointu, et avait pactisé avec les puissances occultes afin d'agir sur les êtres et les choses au moyen de charmes et de maléfices.

Je tremblais à cette idée bien qu'une partie de moi-même me suggérait de rester rationnel, mais je ne voyais pas comment expliquer l'emprise qu'elle avait sur ma femme et mon incapacité totale à réagir lorsqu'elle me plaquât sur la porte d'accès aux caves. Eséfa T. nous avait tout simplement jetés un sort !!!

Je ne pourrais jamais décrire les sentiments contradictoires qui se bousculaient et se télescopiaient dans mon esprit, dans mon cœur et dans mon âme. Et ce fut sans force que j'éteignis l'ordinateur et allai dans la cuisine me préparer un café extrêmement corsé dans l'espoir de me requinquer. Je retournai peu après dans le salon avec un bol plein et brûlant puis je réfléchis.

Il me fallait agir rapidement, certainement violemment et sans état d'âme. Mais je ne savais pas encore comment.

Mon épouse, mes trois filles et mon petit garçon rentrèrent aux alentours de 18 heures et me trouvèrent assis, n'ayant pratiquement pas bougé, sauf une fois pour aller aux toilettes me soulager. Si mes enfants m'embrassèrent et s'enquirent de ce que je fis de mon après-midi, leur mère, par contre, ne me prêta pas trop attention et commença à préparer les ingrédients pour le dîner. Je ne dis rien de bien particulier et lui demandai simplement si elle s'était bien éclatée et avait fait de bonnes emplettes. Elle me répondit que oui et j'eus droit, bien entendu, à une ritournelle enflammée sur notre voisine du troisième.

Je ne relevais même pas car mes doutes étaient devenus certitudes et je savais, maintenant, ma femme envoûtée. Ses yeux fixes, son attitude agressive envers nos enfants et moi, sa gaieté disparue : tout cela étaient des signes clairs et évidents.

Et pour toutes ces raisons, et d'autres encore, il me fallait faire quelque chose.

Mon autre fils, celui qui était chez Eséfa T., arrivait peu après avec un " Bugojno ", fameux gâteau Bosniaque dont notre voisine semblait une grande spécialiste. La première fois que j'en aie eu mangé, je n'ai pas du tout apprécié son goût salé sucré. Depuis, je n'en ai plus repris et même mes cinq enfants finirent par être, eux aussi, écœurés. Seule ma moitié continuait à en avaler des parts considérables. Aussi, quand mon gamin tendit le " Bugojno " à sa mère, je priai cette dernière de m'en couper une tranche et de la mettre au réfrigérateur, lui expliquant que je le mangerais sans doute ce soir devant la télévision. Ma femme parut extrêmement surprise et me fixa avec un drôle de regard qui me donna froid dans le dos. Cependant elle s'exécuta et s'installa, ensuite, pour s'empiffrer.

Avec un haut-le-cœur je la regardai un petit moment et retournai m'asseoir dans le salon.

Mon fils, le grand, y était déjà et feuilletait un magazine spécialisé sur le football. Une fois installé, je lui demandais si son après-midi avec son copain Mustapha s'était bien passée et qu'avaient-ils fait.

## **RECITS      ET      PETITES      HISTOIRES      EXTRAORDINAIRES**

**04**

Mon garçon mit un temps anormalement long pour me répondre puis quand il se décida, enfin, ce fut pour me dire :

- Papa, Mustapha m'a dit que dans son village, en Bosnie, ils mangeaient le cœur et le foie des gens ! ».

Je ne sais pas comment le fils d'Eséfa T. réussit à convaincre le mien mais, à la pâleur de son visage et au ton de sa voix, je compris que mon garçon avait totalement cru son camarade et qu'il en était terrorisé.

Mon fils avait 13 ans et Mustapha un an de plus ; en d'autres circonstances je me serai

contenté d'hausser les épaules et de ne pas répondre. Mais malheureusement tout concordait et je sentais la panique tout doucement et insidieusement me gagner. Heureusement je sus me ressaisir et faire bonne figure devant mon bonhomme. Et, avec un imperceptible tremblement dans la voix, je lui répondis finalement :

- Ce ne sont que des bêtises mon grand ! Ton pote Mustapha a beaucoup d'imagination !... Je dirais même une imagination malsaine ! ».

Cela ne sembla nullement le satisfaire et il replongea le nez dans son magazine.

Mon cerveau tournait à plein régime et je comprenais qu'il fallait que j'agisse très rapidement.

Nous dînâmes un peu plus tard que d'habitude, aux environs de 20 heures 30. Quand nous eûmes terminé, ma femme descendit chez Eséfa T. et, après que mon aînée eût fini sa vaisselle, avec tous mes enfants, nous nous installâmes devant le poste de télévision pour regarder un D.V.D. Inutile de préciser que je n'aie pas du tout suivi la trame du film tant mon esprit vagabondait ailleurs.

Il était presque minuit quand mes enfants se couchaient et leur mère n'était toujours pas remontée. Je voulus aller la chercher mais je me retins de peur du scandale et me rappelant l'incident avec Eséfa T. Je me souvins aussi de la part de " Bugojno " et allai la prendre, non pour la manger, mais pour la décortiquer.

Et ma terreur augmenta de plusieurs crans supplémentaires et mon cœur se glaça jusqu'au plus profond.

Je découvris dans le morceau de gâteau plusieurs graines noires, totalement étranges et pas du tout à leur place, et gravés, dans le fond, ce qui semblaient être des mots incantatoires d'une langue de l'Inde. J'aurai juré, sur le coup, que c'était du Sanskrit.

Je priai à cet instant Dieu et m'empressai de tout jeter à la poubelle. Il était temps car ce fut à ce moment-là que ma femme introduisit sa clé dans la serrure de la porte et pénétrât, avec son air des mauvais jours, dans l'appartement.

Je fis comme si de rien n'était et je tendis la main pour lui caresser la joue, dans une invitation à aller se coucher avec moi. Elle ne me laissa même pas la toucher et me lança un laconique et sec : " je suis fatiguée, je veux dormir ! ". Ce n'était pas la première fois qu'elle avait cette attitude, mais je ne dis rien et allai au salon. Je mis la télévision en marche, coupai le son et réfléchissais. Au bout de quelques minutes j'entendis les ronflements de mon épouse, ce qui m'obligea à me lever pour fermer la porte de la pièce et, une fois revenu m'asseoir, reprendre ma réflexion.

Il était un peu plus de deux heures du matin lorsque le sommeil commençait à me gagner. Juste avant de sombrer, j'éteignis le poste de télé et, avec un sourire, fermai lentement les yeux.

J'allai agir et pas plus tard que ce matin. Et je savais, enfin, comment.

Quand j'ouvrais les yeux, le magnétoscope indiquait 6 :17. Je pris mon portable posé sur la

table basse et lui aussi marquait 6 :17. Je m'étirai péniblement car je n'avais pas l'habitude de dormir assis et me levai. L'appartement était totalement silencieux, ce qui m'arrangeait beaucoup, et, après avoir fait un petit saut aux toilettes, je m'enfermais dans la salle de bains. Une bonne douche et un rasage de près plus tard, je pénétrais dans ma chambre afin de prendre des vêtements propres. Ma femme ronflait toujours aussi bruyamment et elle ne m'entendit ni entrer, ni sortir. Ensuite, calmement et posément, je me préparais un bon petit-déjeuner : cinq tartines de confiture et de miel, un grand bol de café au lait et deux verres de jus d'orange. Ce qui était inhabituel car je me contentais, en général, d'une ou deux tasses de café avant de partir travailler. Mais aujourd'hui je savais que ce jour était exceptionnel car il allait entrer dans l'histoire ; du moins dans la mienne et celle de mon épouse et de mes enfants.

Puis je lavais les couverts, nettoyait la table, rangeais, me regardais une dernière fois dans un miroir et sortais.

A 8 heures 41, très précisément, je sonnai chez Eséfa T. Ce fut elle qui m'ouvrit et je lus dans ses yeux diaboliques de la méfiance. Je dus faire un effort extraordinaire afin de ne pas me trahir et, avec mon plus beau sourire, je lui dis que ma femme était malade et que je souhaitais lui parler.

Je vis les traits de son vilain visage tout doucement se détendre et, avec un sourire carnassier, elle me fit pénétrer pour la première et ultime fois dans son antre.

Après avoir refermé sa porte d'entrée, elle m'indiqua la direction du salon vers lequel je me dirigeai sans problème car son appartement avait la même configuration que le mien.

Je franchis à peine le seuil de la pièce que, d'un mouvement rapide et leste, je me retournai et lui plantai les vingt-deux centimètres de la lame de mon couteau à cran d'arrêt dans le ventre. Elle émit une espèce de sifflement suraigu et je vis sortir de sa bouche un léger filet de fumée noire. Je vis aussi les iris de ses yeux devenir tout rouge, comme la fois où elle m'avait plaqué contre la porte d'accès aux caves. Je ne paniquai nullement et, froidement, je retirai mon arme de ses intestins et la plongeai, cette fois-ci, dans son cœur. Le sifflement s'arrêta aussitôt et elle bascula lourdement en arrière. La fumée continua à sortir de sa bouche et ses yeux commencèrent aussi à virer au noir.

Vous vous en doutez, en tombant elle fit un gros bruit et son fils, certainement dans sa chambre, se précipita dans le salon. Il n'eut que le temps d'apercevoir le corps sans vie de sa mère et de prononcer "Omayé" – ce qui, je suppose, veut dire "maman" en Slave – et je lui plongeai, lui aussi, mon couteau dans le cœur. Il ne cria pas et, tout comme sa génitrice, bascula lourdement en arrière. Une fumée noire sortit aussi de sa bouche mais, curieusement, ses iris ne prirent aucune couleur.

Je retirai aussitôt mon cran d'arrêt et attendis de pied ferme la fille. Mais elle n'apparut point. Je me décidai alors à aller à sa rencontre et la trouvai dans sa chambre, endormie. Elle paraissait totalement ensuquée car sa respiration était sifflante et, à cause de cela, j'hésitais une demie seconde avant de frapper. A elle aussi je plantai mon arme dans le palpitant et, à elle aussi, une fumée noire sortit de la bouche.

Je devais plus avoir l'air d'un robot que d'un être humain mais j'étais satisfait de moi et n'éprouvais aucun remord. Je n'avais pas tué une femme et ses deux enfants mais plutôt des créatures immondes qui s'adonnaient à des pratiques démoniaques afin de satisfaire leurs plus bas instincts. Et ce ne sont pas les photographies de ma femme, de ma fille aînée et de mon benjamin, posées sur un petit autel et entourées de divers objets dans la



chambre d'Eséfa T., qui me contrediront et me feront penser le contraire.

**RECITS      ET      PETITES      HISTOIRES      EXTRAORDINAIRES**  
**06**

J'avais accompli mon devoir envers ma famille et les regrets n'avaient pas lieu d'être. Je fis tout de même un petit tour de l'appartement et fouillai quelques tiroirs, non pour voler, mais seulement pour vérifier que d'autres personnes n'étaient pas elles aussi sous le coup d'un maléfice. Je ne trouvai absolument rien.

A 9 heures précises, soit dix-neuf minutes après mon entrée, je quittai définitivement le logement d'Eséfa T. et rejoignis le mien, à l'étage au-dessus.

Ma femme m'accueillit, apeurée et légèrement groggy. Elle ne saisissait rien à la situation et le sang dont j'étais maculé ajoutait énormément à sa confusion.

Je remarquais cependant une chose : le charme jeté par notre voisine semblait rompu, envolé et le visage de mon épouse avait retrouvé quelques couleurs et son caractère affable d'autrefois reprenait le dessus. Lorsque je fus certain de tout cela, je la pris par la main et nous allâmes nous enfermer dans la salle de bains. Là, en me déshabillant, je lui racontai tout depuis le début : de mes premiers soupçons, jusqu'à leur mise à mort en passant par mes certitudes. Et, pour bien appuyer mes dires, je lui tendis les trois photographies. Elle les prit, fondit en larmes et dit : " c'était donc pour ça ! ". Je ne fis aucune remarque, ne voulant pas remuer le couteau dans la plaie et commençai à me laver. Ma femme continua à pleurer tout en me regardant.

Lorsque j'eus terminé, je sortis de la baignoire et m'essuyai : ma moitié m'aida et me demanda pardon. Je l'embrassai tendrement et longuement sur les lèvres pour lui montrer que je n'avais nulle rancune à son égard et la priai d'aller me chercher un sac en plastique et une tenue propre.

Après m'être habillé et avoir glissé mes vêtements tâchés de sang, avec le couteau à cran d'arrêt, dans le sac, je réunis tous mes enfants, avec leur mère, dans le salon.

Sans trop rentrer dans les détails, j'expliquai que j'avais tué Eséfa T. et ses enfants et ordonnai à mon épouse de préparer une valise ou deux et de monter chez ses parents à la Croix Rousse. Elle ne comprit pas tout de suite mon intention mais lorsque je lui dis que j'allai me rendre à la police, elle ne put retenir un cri de bête blessée. Je dus élever la voix et faire preuve d'autorité afin qu'elle cédât et admit mon point de vue. Nos enfants, les trois grands surtout, m'aidèrent beaucoup en ce sens et quelques instants plus tard ils commencèrent à remplir la plus grosses des valises que nous possédions.

Je les aidai à la charger dans notre automobile et, dès qu'ils disparurent au coin de la rue, je remontai chez moi et appelai le commissariat de ma commune.

Un quart d'heure environ après mon coup de fil, trois véhicules – une fourgonnette et deux voitures – sirènes hurlantes et gyrophares allumés, s'arrêtèrent au pied de mon immeuble. De la première sortirent six policiers armés, casqués et portant gilets pare-balles, tandis que des suivantes, huit autres fonctionnaires en tenues normales. Je les observai de ma fenêtre et vis, avec étonnement, la rue se remplir des habitants de la cité venant aux nouvelles.

Les flics montèrent au pas de charge les escaliers et, lorsqu'ils arrivèrent devant ma porte, celle-ci était grande ouverte et je me tenais debout, dans le cadre, le sac en plastique contenant les vêtements et le couteau à la main. Les six policiers armés me braquèrent – les cons, comme si j'allais faire quelque chose – et une jeune femme d'une trentaine d'années, peut être, s'avança, entre eux, vers moi. Je lui tendis le sac qu'elle prit et, tout en regardant dedans, elle me demanda de donner mes noms, prénoms, date et lieu de naissance et ma profession. Je m'exécutai de bonne grâce, sans élever la voix, car je ne souhaitai aucune complication. Cela fonctionna car elle se détendit et me pria, avec un "s'il vous plaît monsieur", de me

**RECITS      ET      PETITES      HISTOIRES      EXTRAORDINAIRES**  
**07**

retourner et de mettre les bras dans le dos. J'obéis calmement et elle me passa les menottes aux poignets. Les six policiers baissèrent alors leurs fusils à pompe et commencèrent à descendre. Deux autres collègues de la jeune femme entrèrent dans mon appartement, en firent rapidement le tour et vinrent annoncer à cette dernière qu'il n'y avait personne d'autre. Toujours poliment, elle me posa la question de savoir si j'habitais seul et je répondis que non en précisant que mon épouse et mes enfants étaient partis il y avait une demie heure de cela. Elle nota tout sur un petit carnet et m'ordonna de la suivre. Au troisième étage nous nous arrêtasmes devant l'appartement d'Eséfa T. et elle y pénétra. Au bout de quelques minutes elle en ressortit et me demanda pourquoi j'avais fait cela. Ma réponse fut courte et sèche :

- Ça, madame, je ne le dirais jamais et à personne ! ».

Elle comprit qu'elle ne tirerait absolument rien d'autre de moi et, l'air un peu renfrogné, elle ordonna à deux autres de ses collègues de m'emmener dans la fourgonnette.

Voilà, cela fait maintenant un peu plus de huit mois que je suis enfermé, seul, dans une cellule de la nouvelle prison ultra moderne de Corbas. L'instruction de mon procès est encore en cours et, d'après mon avocat, elle sera longue.

Il est vrai que je n'ai pas parlé – ni ma femme, ni mes enfants d'ailleurs – et le juge s'arrache les cheveux devant mon mutisme. Il a tout essayé : les menaces à peine voilées ou une certaine clémence si je me montrais coopératif. Mais rien n'y fait et je ne me vois pas raconter à un homme, qui a l'esprit cartésien et rationnel, que j'aie tué une femme et ses deux enfants parce qu'ils s'adonnaient à la Magie Noire et qu'ils avaient ensorcelé mon épouse, ma fille et mon fils. Dans le meilleur des cas, je serais considéré comme un fou très fortement dangereux et je terminerais mon existence dans un hôpital psychiatrique, bourré de calmants et de drogues diverses.

Je risque, d'après mon avocat, la perpétuité et, toujours selon lui, je peux espérer sortir dans dix ou quinze ans si ma condamnation n'est pas assortie d'une peine de sûreté. Je préfère cela plutôt que de dire la vérité car je sais pertinemment bien que personne ne me croira.

Ma femme et mes enfants viennent me voir deux fois par semaine – le mercredi et le samedi – ce qui n'est pas suffisant mais je me montre tout de même très satisfait car cela aurait pu être pire.

Je lis beaucoup et fais preuve d'une grande patience car, dans le fond, je sais que mon acte est juste et que ce n'est nullement un crime. Eséfa T. et les gens de son espèce font très certainement beaucoup de mal autour d'eux et il est tout à fait normal et sain que des gens, comme moi, puissent, de temps à autre, mettre fin à leurs ignominies.

Et, avant d'en terminer, juste un dernier conseil : vérifier autour de vous qu'il n'y ait pas une Eséfa T. qui, sans raison apparente, cherche par des moyens maléfiques à s'accaparer de votre âme, de votre esprit et des êtres qui vous sont chers.

**RECITS      ET      PETITES      HISTOIRES      EXTRAORDINAIRES**  
**08**

### **LE BROUILLARD**

Comme d'habitude, ce matin je me suis levé à 5 heures 30. Je débute mon travail à 7 heures et mon entreprise se trouve à environ quarante-cinq bonnes minutes, en voiture, de chez moi. Alors, si vous comptez le temps qu'il me faut pour petit-déjeuner et me préparer, vous comprendrez aisément pourquoi une heure trente me suffit à peine. Mais le propos de mon histoire est ailleurs et je vais vous l'exposer.

Donc je me suis levé, je suis passé rapidement par les toilettes et, après m'être débarbouillé dans la salle de bains, je retournai dans ma chambre pour m'habiller et, normalement, ce n'est seulement qu'ensuite que je vais dans la cuisine pour me restaurer. Cela se passait toujours ainsi les jours ouvrables. C'était un rituel que je m'étais imposé depuis des années déjà.

Puis, assez soudainement, je remarquai que mon lit était vide. Ma femme ne s'y trouvait plus, ce qui me surprit, car habituellement elle ne se levait jamais quand j'étais là. Je savais qu'elle n'émergeait qu'aux environs de 7 heures puis levait nos enfants pour les envoyer à l'école et, ensuite, entamer sa journée de ménagère au foyer.

Donc je ne m'inquiétai pas plus que ça et terminai de m'habiller. Ce n'est qu'arrivé dans la cuisine que je commençais à cogiter sérieusement car je n'entendais aucun bruit à travers l'appartement. Ce qui me parut tout de même bizarre car j'avais la désagréable impression de ne pas sentir la présence de ma femme. J'allai à la salle de bains et la trouvai vide. Ensuite je frappai à la porte des toilettes et remarquai qu'il n'y avait pas de lumière à l'intérieur. Je poussai donc la porte et trouvai là aussi l'endroit vide. Je retournai alors dans ma chambre et, encore une fois, nulle présence de mon épouse. Tout d'un coup je sentis quelque chose me serrer les intestins et mon cœur commencer

doucement à accélérer.

Ma femme n'avait pas beaucoup d'humour et je n'imaginai pas qu'elle pût me faire une blague en se cachant quelque part. De plus notre logement n'était pas très grand – à peine 90 m<sup>2</sup> – et elle aurait eu beaucoup de mal à trouver un endroit correct pour se planquer.

Je pris une profonde inspiration, pour me calmer, et je l'appelai en élevant graduellement la voix. Au bout de la dixième fois, peut être, je compris qu'elle n'apparaîtrait pas et la panique s'installa insidieusement dans ma tête car mes appels n'avaient réveillé aucun de mes enfants.

Puis, avant que mes jambes ne flanchent, je me précipitai lourdement vers leurs chambres. Les deux étaient totalement vides : celle de mes trois filles et celle de mes deux garçons ! Les lits étaient défaits car l'on voyait bien que quelqu'un avait dormi dedans mais il n'y avait personne !

Dans un état second, je m'assis par terre et me pris la tête entre les mains. Je ne sais vraiment pas combien de temps je restai ainsi avant de me lever et d'aller dans la cuisine où je me servis un grand bol de café. Puis essayant de dominer ma peur je réfléchis.

Hier soir ma femme et mes enfants ont bien été se coucher, aux alentours de 21 heures 30, et j'ai du les rejoindre environ deux heures après. Mon épouse était bien dans notre lit et dormait en ronflant légèrement. Comme d'habitude je me suis collé à elle, en l'enlaçant, et tout doucement j'ai sombré dans le sommeil. Et il n'est nullement envisageable qu'elle se fût levée au milieu de la nuit, qu'elle eût ensuite réveillé nos enfants et qu'ils eussent quitté l'appartement. D'ailleurs la porte d'entrée était fermée de l'intérieur et mon trousseau de clé encore accroché à la serrure.

Seraient-ils alors sortis par une fenêtre ? Je délire là, parce que nous habitons au quatrième et

## **RECITS      ET      PETITES      HISTOIRES      EXTRAORDINAIRES**

**09**

dernier étage de l'immeuble ! Mais alors, mon Dieu, où sont-ils passés ?

Par bravade, je refis le tour du logement, ouvrant toutes les pièces, même la salle de bains et les toilettes, ainsi que les placards et les armoires, et appelant les miens, à tour de rôle ou par intermittence, par leurs prénoms. Mais rien ! Que dalle ! Nada !

Je revins à la cuisine, me resservis un autre bol de café et ruminai à nouveau.

A un moment j'ai essayé de me persuader que je rêvai ou plutôt que je cauchemardai. Mais je ne réussis pas car la réalité de la situation était extraordinairement tangible et manifeste. Je devais avant tout garder mon sang froid et lutter contre cette angoisse qui s'installait tout doucement en moi.

Puis je jetai un œil sur l'horloge et je vis qu'il était sept heures moins quart. Il n'était nullement question que j'aie travaillé aujourd'hui mais, par conscience professionnelle, je me devais d'appeler pour avertir.

Et je me levai pour me rendre au salon.

Je fis sonner au moins vingt fois avant de raccrocher. Puis je recommençai une seconde fois et une troisième encore. Et personne ne décrocha au bout. Ce qui était tout à fait anormal car je savais que les premiers employés arrivaient à 6 heures et, de plus, une équipe de gardiennage surveillait l'entreprise toute la nuit.

Sincèrement je ne savais que penser de tout cela et je commençais à me poser des questions sur ma santé mentale. Puis, sans me l'expliquer, je pris le petit carnet où étaient notés les numéros de téléphone et appelai, un par un, tous les membres de ma famille ainsi que ceux de celle de mon épouse. Même mon frère benjamin, qui habite Nîmes, y eut droit.

Je n'eus personne ! Je recommençai, tremblant légèrement, et obtint le même résultat ! De la sueur me coula le long de l'échine et j'entendis mon cœur battre avec une telle violence dans ma poitrine que je me sentis mal. Cependant je me ressaisis lentement, maîtrisant ma respiration et décidai de quitter mon logement pour aller voir ce qui se passait dehors.

Juste avant de fermer la porte, je me retournai et lançai à la volée, dans l'appartement vide :

- Ma chérie, les enfants à ce soir ! Je vais bosser ! ».

Pourquoi ai-je crié à cet instant-là ? Je n'ai pas d'explication logique à avancer mais je voulais, peut être, donner une certaine normalité à ma situation.

Ce qui me frappa, au premier abord, dans la cage d'escalier, ce fut le silence absolu et total qui y régnait. Habituellement, lorsque je partais aux alentours de 6 heures 15, j'entendais certains de mes voisins, à travers les portes et les murs, qui se levaient et se préparaient pour une journée normale de labeur ; notamment madame Castanheira, nourrice de son état, qui accueillait les enfants dont elle avait la charge. Mais, aujourd'hui, ce silence ne fit qu'ajouter à mon malaise et je dus descendre jusqu'au rez-de-chaussée en me tenant à la rampe.

Arrivé devant la grande porte d'entrée de l'allée, je m'arrêtai brusquement, choqué. De l'autre côté de la baie vitrée, un épais et étrange brouillard flottait et rendait la visibilité quasiment nulle. On ne distinguait rien au-delà d'un mètre et je n'apercevais pas le bloc des boîtes aux lettres ni les premières haies qui, pourtant, ne se trouvaient qu'à quelques empanes de l'entrée.

Et, pour ajouter à mon trouble croissant, il me revenait subitement à l'esprit une nouvelle de Stephen King, le fameux romancier Américain.

Son histoire se déroule dans une petite ville de l'est des Etats-Unis où est stationnée une garnison. Les militaires firent des expériences insolites et ouvrirent une brèche donnant accès à un autre univers. Et la terre fut envahie par des monstres affreux et indescritibles qui reléguèrent les nôtres à de gentils animaux domestiques.

## **RECITS      ET      PETITES      HISTOIRES      EXTRAORDINAIRES**

### **10**

Voilà, en gros, pour la trame et ce court récit s'appelle " la brume " et a été adapté au cinéma sous le titre de " The Mist ". Si les circonstances s'y prêtaient, je conseillerais et la lecture du livre et le visionnage du film.

Mais la réalité étant autre, je n'avais pour souci, sur l'instant, que de comprendre ce qui m'arrivait. Tout d'abord ma femme et mes enfants avaient disparu sans que je puisse trouver une explication rationnelle et logique. Ensuite cet étrange brouillard qui, je le sentais, n'était pas naturel et me donnait la chair de poule. Ce fut pour cela que je restai

immobile à le fixer, derrière la baie vitrée.

Enfin je bougeai mais ce ne fut pas pour sortir de l'allée. Je fis demi-tour et commençai à sonner chez mes voisins du rez-de-chaussée. En vérité je ne me faisais aucune illusion car je me persuadais, peu à peu, que quelque chose de bizarre s'était produit dans la nuit et que si je n'étais pas le dernier homme sur terre, je l'étais au moins dans mon immeuble.

Et mon intuition fut juste. Je sonnai comme un malade à toutes les portes des quinze appartements et aucune ne s'ouvrit. Même la mienne.

Mon bâtiment était complètement et totalement vide et ses habitants – hommes, femmes, enfants et animaux domestiques – avaient tous mystérieusement disparu. Sauf moi !

Je m'assis alors sur la dernière marche d'escalier, au quatrième étage, et me mis doucement à pleurer. Cela me fit beaucoup de bien car, au bout de deux ou trois minutes, je me sentis énormément détendu et redescendis au rez-de-chaussée.

Cette fois-ci je ne pensai nullement à Stephen King et à sa nouvelle. J'ouvris la porte de l'allée et sortis. Je restai un long moment debout devant le bloc des boîtes aux lettres et, comme aucun monstre fantastique ne m'attaqua pour me déchiqueter et me dévorer, je me dirigeai, à petit pas, vers le parking.

Le fond de l'air était froid, presque glacial – nous étions à la mi-décembre – et encore une fois le silence me sautait aux oreilles. Je n'entendais aucune voiture, aucun aboiement de chien ni caquètement d'oiseau dans les arbres. Un véritable silence de mort et, encore, je ne suis pas certain qu'il fasse aussi terriblement calme sous terre et dans les tombes.

Je serrai nerveusement mes clés en me dirigeant vers ma voiture et je ne pus m'empêcher de compter les véhicules stationnés. Il y en avait bien dix-sept et j'en conclus qu'aucune famille de mon immeuble n'était partie subrepticement dans la nuit. Ce qui ne fit qu'accroître encore un peu plus mon malaise que j'essayais, tant bien que mal, de dominer.

Peu rassuré, je m'installai devant le volant et démarrai.

Je l'ai déjà dit auparavant, on ne voyait pas à plus d'un mètre et, malgré quatre phares antibrouillard très puissants, ma visibilité ne s'améliorait guère. Et ce fut au pas et en seconde que je roulais.

Je ne dépassai pas les 30 km /heure de peur de percuter un autre véhicule et scrutai, à travers le pare-brise, la rue et les trottoirs ; du moins ce que je pouvais en voir. Lorsque je longeai la clôture de l'église, j'aperçus une vague silhouette immobile. Je stoppai aussitôt mais ne descendis pas tout de suite : l'histoire des monstres de Stephen King trottait encore dans un coin de ma tête et, la paranoïa aidant, j'enclenchais la première et me tenais prêt à démarrer sur les chapeaux de roue. Mais plus j'attendais et plus j'observais que la silhouette ne bougeait pas. Puis je reconnus un corps de femme et, un peu détendu, je descendis de ma voiture pour la rejoindre.

Je connaissais très bien cette femme. Nicole Lefloch habitait l'immeuble juste à côté du mien ; la rue nous séparait. Tout comme moi, elle avait grandi dans le quartier et nous avions

fréquenté ensemble l'école primaire et le collège du coin. A l'âge de 14/15 ans nous avions même eu une petite aventure sentimentale qui ne dura que quelques semaines, puis la vie nous sépara. Elle suivit son chemin, moi le mien, et lorsque nous nous mariâmes, elle quitta le quartier avec son époux tandis que moi je restais et fondais une famille. Ce fut à la naissance de mon troisième enfant, un garçon, que Nicole revint chez ses parents car son mariage fut, d'après elle, un véritable fiasco. Elle s'installa donc à nouveau dans la cité et mena, à ma connaissance, une vie de nonne. Par deux fois je l'ai invitée à manger à la maison, en souvenir de notre enfance et de notre adolescence, et je ne recommençai plus car ma femme montra de sérieux signes de jalousie ; s'imaginant sans doute que nous entretenions une relation intime. J'aime et je respecte trop mon épouse pour briser vingt-cinq années de bonheur et de joie, et même si Nicole est encore bien conservée pour son âge – 48 ans – je ne ressens pour elle ni désir, ni tendresse. Et encore moins aujourd'hui.

A la mort de ses parents, il y a trois ans de cela maintenant, elle resta dans l'appartement de ces derniers et, depuis, elle mène son train-train de vie, comme tout un chacun, entre son travail et ses occupations quotidiennes.

Nicole ne bougea pas lorsque je me dirigeai vers elle et, quand elle me reconnut, son visage aux traits assez fins s'illumina d'un gracieux sourire. Elle vint à ma rencontre et je crus, un court instant, qu'elle allait se jeter dans mes bras. Heureusement il n'en fut rien et elle se contenta de me tendre la main que je serrais un peu fortement et avec enthousiasme.

Il y avait donc une autre personne qui n'avait pas disparu, dans la cité, et je repris espoir car je me disais qu'il devait y en avoir encore d'autres.

Je ne lâchai pas la main de Nicole – elle non plus ne lâcha pas la mienne – et, avec un sourire que je voulais rassurant, je lui proposai de monter dans mon véhicule. Ce qu'elle acceptât avec joie car rester dehors dans cet étrange brouillard nous indisposait.

Et nous nous enfermâmes dans ma voiture, réconfortés par la présence de l'autre et nous sentant un peu en sécurité. Puis nous parlâmes et, le premier, je lui racontai toute mon aventure, depuis mon lever ce matin jusqu'à ma rencontre avec elle. Ensuite, à son tour, elle me narra son histoire en expliquant qu'elle avait découvert le brouillard en ouvrant les volets de la fenêtre de sa cuisine – ce qui me rappelait aussitôt que moi je ne l'avais pas fait – et qu'elle avait ressenti, elle aussi, un drôle de malaise. Mais, continua-t-elle, comme elle ignorait que des personnes avaient disparu, elle sortit de chez elle pour se rendre à son travail et, arrivée devant l'église, elle se sentit vraiment mal et resta figée en entendant le bruit du moteur de ma voiture.

Je l'écoutai et, pour la rassurer et me rassurer, je ne pus m'empêcher de poser ma main droite sur sa main gauche qu'elle tenait sur sa cuisse. Elle sembla apprécier ce geste puisqu'elle me sourit et agrippa fortement mes doigts. J'attendis qu'elle me relâchât afin de lui poser une question :

- Dis-moi Nicole, tu as remarqué ce silence ?

- Oh, oui ! Et, crois-moi, j'en ai l'estomac tout retourné !

- Et qu'est-ce que tu en penses ? ».

Elle déglutit d'abord, me regardant ensuite pour être certaine que je n'allai pas me moquer d'elle et lança :

- Je pense que nous avons glissé dans un monde parallèle ! ».

J'eus extrêmement de mal à enregistrer cela puisque je m'attendais, avant tout, à une